

Le Problème du baccalauréat.

Numéro d'inventaire : 1979.37098 (1-4)

Auteur(s) : Emile Gebhart

Type de document : article

Éditeur : Le Journal des Débats (Paris)

Période de création : 1er quart 20e siècle

Date de création : 1900 (vers)

Description : Ensemble de 4 coupures de presse. Papier jauni et friable: chaque coupure est divisée en plusieurs fragments. Le n°2 a été partiellement réparé au moyen de ruban adhésif.

Mesures : hauteur : 400 mm ; largeur : 235 mm

Notes : Article publié en quatre livraisons dans le Journal des Débats, dans les numéros des 13, 15, 21 et 23 (?) août [?]. E. Gebhart a publié un ouvrage intitulé "Le Baccalauréat et les études classiques" en 1899. On peut supposer que cet article fait suite à cette publication. Il s'agit d'une critique amusée mais incisive de l'examen et des programmes.

Mots-clés : Baccalauréats

Filière : Université

Niveau : Supérieur

Nom de la commune : Paris

Nom du département : Paris

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages

Lieux : Paris, Paris

LE PROBLÈME DU BACCALAURÉAT

(Troisième article) (1)

Le baccalauréat est un examen aléatoire parce que son programme n'est point la résultante raisonnable des études classiques. L'incertitude de l'épreuve fait que beaucoup de jeunes gens et de familles le considèrent comme une loterie où il importe, par tous les moyens, de s'assurer un billet gagnant. Pour remédier à cette regrettable situation, on a imaginé, il y a quelques années, le livret scolaire. Places, valeur relative des élèves, notes des professeurs et des proviseurs, principaux, directeurs ou préfets d'études, toutes les sources de renseignements se rencontrent en ces livrets. Le livret idéal, qui donnerait avec une précision mathématique la notion vraie du candidat, ce devrait être, pour les élèves simplement passables, l'examen tout entier. Et de là à absorber tout l'examen dans le livret, il n'y a qu'un demi-pas. Le ministre de l'instruction publique l'a franchi, l'autre jour, par une circulaire qui n'a pas médiocrement agité les Facultés. Le bon livret, disait cette *grandis epistola*, doit primer les compositions mauvaises. Le coup porté au baccalauréat était si joliment mortel que je m'en suis réjoui. Encore un autre demi-pas : Que le livret absorbe aussi l'examen oral, et c'est fini. L'hydre est à terre. L'expérience récente n'a pas été mauvaise. J'ai vu des candidats sauvés de leurs compositions médiocres par le livret, qui se comportèrent très décemment à l'oral.

(1) Voir le *Journal des Débats* des 13 et 15 août.

et dont les traquillons sont ignorés absolument de la Faculté, répètent la même litanie. Et qui nous fournira le diapason normal à l'aide duquel nous déciderons que le candidat classé, en cette maison, parmi les trois premiers pour la version latine a juste la valeur du candidat classé, par exemple à Louis-le-Grand, le vingtième pour la même composition ?

Un coup de pioche terrible vient d'être lancé dans le vieux mur décrépit. Attendons, comme au cinématographe, le nuage de poussière.

Mais, pour le quart d'heure présent, la chasse haletante au bon billet de loterie continue fiévreusement et jamais le caractère immoral du baccalauréat ne s'est manifesté de façon plus éclatante. Je laisse de côté l'agitation malsaine des familles, l'illusion où sont les candidats, en partie par la faute de leurs parents, du diplôme emporté à force de recommandations, le délire des pères, une fois leur héritier refusé, et qui sont capables d'écrire aux tortionnaires du cher enfant, avec la sécurité de l'anonymat, les plus ridicules niaiseries. Mais le mal, le mal profond est dans l'esprit de perversité auquel s'habitue une foule d'écoliers qui s'exercent à l'art de regarder dans l'urne pour y choisir le bon billet. Je vous jure qu'un examen auquel on se prépare en se façonnant à la ruse du Peau-Rouge devrait subir le sort du figuier stérile de l'Evangile. Il doit y avoir un manuel, — manuscrit, — qu'ils se passent furtivement de main en main : *De l'Art de tricher au baccalauréat*, avec figures explicatives et coloriées. Des

cent aventures de fourberie malchanceuse dont j'ai été le témoin, je ne veux rapporter que la dernière, qui eut pour théâtre une Université située plutôt à l'est qu'au nord ou au midi de notre territoire. On composait en version latine dans le chef-lieu d'un département voisin de la métropole académique. Ville sérieuse, alpestre, camp retranché, région montagnarde et candide. Vous n'avez pas oublié les violentes chaleurs de la fin de juillet. La composition se faisait au rez-de-chaussée de l'Hôtel de Ville, dans la salle des ventes aux enchères (coïncidence symbolique), toutes fenêtres ouvertes, sur la rue. Le candidat le plus voisin d'une de ces fenêtres montre à un officieux passant les premiers et les derniers mots du texte dicté, avec le nom d'auteur. L'homme bondit à la bibliothèque, saisit la traduction Nisard et, vingt minutes plus tard, la version traduite glissait de table en table, légèrement retouchée par les malins, car il y a aussi, sans doute, dans notre manuel, un chapitre sur l'art de démarquer les textes. Mais voyez le malheur, ou le doigt de Dieu, si vous voulez déranger la Providence pour de telles misères. Le texte latin extrait de l'*Orator* avait été allégé, en son beau milieu, d'une assez longue phrase, que l'homme de la rue avait prise avec le reste du Nisard, et que mes petits sots, tout joyeux de n'avoir pas même à jeter les yeux sur ce latin maudit, avaient reproduite en l'arrangeant un brin. Cette fois, le

LE PROBLÈME DU BACCALAURÉAT

(Deuxième article) (1)

Le baccalauréat a tué les bonnes études.

Je sais bien que l'accusation est grave. Je suis obligé en conscience de la dénoncer. L'an dernier déjà, dans ce journal, j'ai eu la velléité de lancer mon réquisitoire. Et puis, j'ai hésité et me suis répandu simplement en anecdotes plaisantes ou pathétiques sur cet examen. Mais la dernière session des rhétoriciens, d'où je sors à peine, m'a paru vraiment trop triste. Huit séries de candidats m'ont passé par les mains, près de deux cents vingt-écoliers, dont les deux tiers sont restés gisant sur le champ de bataille. C'est, je le veux, la faute de leur paresse, de la hâte qu'ils ont à vivre de trop bonne heure à la façon des jolis jeunes gens, du magnifique dédain qu'ils affichent pour tout effort intellectuel; mais c'est aussi, c'est surtout la faute de l'examen. Le baccalauréat est mortel aux aspirants bacheliers.

Il est mortel, parce qu'il ne répond plus depuis longtemps à sa destination naturelle. Jadis, il y a quarante ans, si vous voulez une date, et je vous donne celle de mon propre examen, jadis il s'adaptait exactement aux études; tout le système scolaire des classes supérieures aboutissait au baccalauréat, en ce sens que le programme du collège se retrouvait au programme de la Faculté, mais allégé de toutes les parties encombrantes, les langues vivantes, par exemple, qu'il est impossible d'apprendre sur les bancs, la chimie, la botanique, la zoologie. On n'y laissait, en fait de sciences, que l'arithmétique, un peu de géométrie et de physique. On avait alors la sagesse d'attribuer les matières scientifiques à ce qui était vrai-

(1) Voir le Journal des Débats du 13 août.

de peine à se mettre au courant de la philosophie traditionnelle que les littératures classiques leur avaient lentement inoculée depuis deux ou trois ans. Mais ils ne s'étaient pas donné beaucoup de mal non plus pour la préparation littéraire de l'examen auquel menaient, par une pente fleurie et très douce, tous les travaux scolaires. Pour le plus grand nombre de jeunes gens, le baccalauréat ne se dressait qu'au terme dernier des études: c'était l'étape de la fin, à laquelle on tendait sans angoisse, parce que c'était la fin. Aujourd'hui, l'examen est en deux actes: l'examen de rhétorique n'est qu'un commencement, un fantôme qui en cache un autre, une épreuve qu'il faut franchir avec succès sous peine de reculer sa carrière d'une année et qui, manquée une fois, deux fois, compromet gravement la préparation du second baccalauréat. Dès la classe de troisième, les enfants vivent dans le cauchemar du premier examen, et cette préoccupation suffit pour ruiner les études. Je crois bien que les augustes personnages qui ont provoqué naguère la division du baccalauréat en deux épreuves s'imaginaient fortifier la culture classique. Ils se sont lamentablement trompés. Et voilà de longues années que nous payons les frais de cette étourderie et que la lourde machine, qu'aucune force humaine ne saurait repousser en arrière, continue sa marche à travers les jeunes générations qu'elle écrase sans pitié. Pendant ces deux années, les plus précieuses de la vie, les

années de la formation intellectuelle et morale, la quinzième et la seizième, le temps où l'homme futur se dessine par les traits de l'adolescent, nous courbons les âmes sous le terreur du baccalauréat. Il fallait, à ces enfants, la sécurité du lendemain, l'air libre, la lecture désintéressée, le vagabondage de l'esprit, le loisir de la méditation; il fallait, à leurs maîtres, le temps d'appliquer à chacun la discipline convenable, de régler les imaginations, d'affiner le goût, de deviner les vocations naissantes. C'était, même pour les élèves ordinaires, une période heureuse de la vie que ces deux années de seconde et de rhétorique. Ils fréquentaient la compagnie la plus noble et la plus aimable du monde, Homère, Platon, Virgile, Horace, Racine, La Fontaine, Molière, et, dans ces classes que n'attristait point encore l'ombre de l'examen prochain, la conversation familière du maître et des élèves s'égarait joliment à travers champs, je veux dire parmi les poètes et les écrivains du temps même où l'on vivait. L'année d'après, la dernière, un peu de logique, la logique de ces braves gens de Port-Royal, un peu d'analyse psychologique, une teinture d'idéalisme platonicien et de rationalisme cartésien achevaient l'éducation du disciple que recueillaient alors sans secousse, sans surprise, les bras de ce baccalauréat paternel. La France possédait un bachelier de plus, mais aussi un esprit bien pondéré, curieux des choses de l'esprit, très capable de pousser très loin, dans l'avenir, le progrès intellectuel. Le collège lui avait révélé le secret. Et, bien qu'il ne fût pas toujours capable de comman-

der, qu'il est bon de connaître un peu pour voir clair dans cette prose latine. L'autre jour, beaucoup de versions recevaient une sérieuse blessure de l'ignorance où se trouvaient les candidats de l'écart de temps qui sépare les Gracques de Catilina. Et la dissertation française ne saurait racheter la nullité de la version. C'est une composition vague et creuse qui vient une année trop tôt dans l'ordre raisonnable des épreuves. On demande trois pages de critique littéraire à des enfants qui n'ont encore eu que des sensations littéraires dont la préparation haletante du baccalauréat a gâté la fraîcheur. La composition serait mieux à sa place après la psychologie, la logique, la morale, c'est-à-dire les études qui obligent le jeune homme à la réflexion, au raisonnement rigoureux, à l'examen de conscience. L'ancien discours français était une œuvre d'imagination excellente pour un rhétoricien; la dissertation française est une œuvre de dialectique ou d'expérience intellectuelle trop forte pour la grande majorité des candidats. C'est une incohérence ou une contradiction de plus entre l'état réel des études scolaires et les nécessités du programme. Et ce déplorable régime, dont le programme, — et non point la classe, — est responsable, fait du baccalauréat, deux fois par an, une véritable baie des Trépassés.

Les conséquences morales de cet état de choses méritent d'être signalées. Nous en parlerons prochainement.

EMILE GEBHART.

AU JOUR LE JOUR

LA CRISE DU LIVRE

On reproche parfois au paysan de toujours se plaindre; si la récolte est abondante, il prévoit que l'offre, supérieure à la demande, amènera l'effacement des cours, et, si elle est médiocre ou mauvaise, il se lamente en constatant que ses denrées sont vides ou presque. Il en est un peu de même des éditeurs. Depuis cinq ou six ans, ils parlent avec une émotion, souvent contagieuse, de la crise que traverse, en s'y attardant, leur industrie. On a écrit là-dessus de fort beaux articles et publié quelques consultations fortement motivées.

On a d'abord eu quelque peine à se mettre d'accord sur les origines du mal et il a paru, ensuite, beaucoup plus difficile de découvrir un remède. En fait, on le cherche encore.

Aux environs de 1892, les éditeurs et les libraires prirent une résolution virile: ils constituèrent deux Syndicats! Comme, malgré tout, le mal s'obstinait à répandre la terreur, les syndiqués se souvinrent du vieil adage: «L'union fait la force», et se réunirent comme des médecins autour d'un malade; ils rédigèrent, d'un commun accord, l'ordonnance suivante: «Le public nous achetant plus cher, nous les lui vendrons un peu plus cher.» La combinaison était admirable; par malheur, elle ne fut point goûtée par le public,

